



CHRISTOPHE PLANTIN, UN HOMME DE CARACTÈRE(S)

Parcours à travers la collection de la
Bibliothèque universitaire de Namur

Sous la direction de
Pierre Assenmaker et Valérie Leyh



Christophe Plantin, un homme de caractère(s)

Parcours à travers la collection de la
Bibliothèque universitaire de Namur

Cet ouvrage est publié grâce au soutien de l'Institut
Moretus Plantin, que nous remercions chaleureusement.

**INSTITUT
MORETUS PLANTIN**



Collection Patrimoines, n° 23
© Presses universitaires de Namur, 2026
Rue Grandgagnage 19
5000 Namur [Belgique]
Tel : +32 [0] 81 72 48 84
pun@unamur.be
www.pun.be

Dépôt légal : D/2026/1881/8
ISBN : 978-2-39029-246-3

Maquette et mise en page
Astrid Verdeyen (SIGN Brussels SA)

Relecture
Christelle Legros

Achévé d'imprimer en Belgique, août 2026

Tous droits de reproduction, traduction, adaptation,
même partielle, y compris les microfilms
et les supports informatiques, réservés pour tous les pays.

Illustration de couverture :
Ioannis Bochii urbi Antverpiensi a secretis, Epigrammata Funebria.
Antverpiae : In Officina Plantiniana,
Apud Viduam, et Ioannem Moretum, 1590.
R16B0020



CHRISTOPHE PLANTIN, UN HOMME DE CARACTÈRE(S)

Parcours à travers la collection de la
Bibliothèque universitaire de Namur

Sous la direction de
Pierre Assenmaker et Valérie Leyh

Sommaire

Christophe Plantin, un homme de caractère(s)

Parcours à travers la collection de la
Bibliothèque universitaire de Namur

SOUS LA DIRECTION DE PIERRE ASSEMAKER ET VALÉRIE LEYH

Introduction – PIERRE ASSEMAKER ET VALÉRIE LEYH	6
Abréviations – Remarques	17
Christophe Plantin et l'âge d'or de l'imprimerie dans les anciens Pays-Bas – RENAUD ADAM	18
 I. Les premières années : se faire une place sur le marché du livre	 44
1. Petits formats, grands atouts. L'importance des livres de petit format dans les premières années de l' <i>Officina Plantiniana</i> – JORAN PROOT	46
2. <i>Primordia Plantiniana</i> . Les premiers ouvrages à la marque de Plantin – PIERRE ASSEMAKER ET VALÉRIE LEYH	64
3. Le recueil des <i>Amours</i> de Ronsard imprimé par Plantin : succès commercial à l'époque, rareté de nos jours – MICHEL BRIX ET VALÉRIE LEYH	76
4. <i>La pompe funèbre</i> de 1559, ou comment entrer dans la cour des grands – PIERRE ASSEMAKER	80
5. Plantin et la littérature d'évasion : à propos d'une réédition de la version française de l' <i>Amadis de Gaule</i> – JÉROMINE FRANÇOIS ET PIERRE ASSEMAKER	94
 II. Langues et écriture : entre la lexicographie scientifique et les méthodes d'enseignement pour tous	 106
6. Une collaboration pour favoriser le multilinguisme. Le <i>Vocabulaire François-Flameng</i> de Gabriel Meurier – VALÉRIE LEYH	108
7. Ouvrage de charité, d'innovation et de collaboration : l' <i>ABC</i> de Christophe Plantin et Peeter Heyns – ALISA VAN DE HAAR	116
8. Christoffel Plantijn Jansszoon : un Français imprime les ouvrages de référence pour la langue néerlandaise – ELISABETH LEIJNSE ET LAURENCE METTEWIE	124

III. Prouesses typographiques dans le domaine religieux	134
9. La Bible polyglotte, le chef-d'œuvre typographique et philologique – MICHEL HERMANS	136
10. Le <i>Kalendarium</i> : un minuscule et mystérieux trésor – BRUNO LIESEN	156
11. Impressions musicales dans le sillage du concile de Trente ANNE-EMMANUELLE CEULEMANS ET ÉMILIE CORSWAREM	160
IV. L' <i>Officina Plantiniana</i> , foyer des réseaux humanistes	168
12. Juste Lipse et Plantin. Les jalons d'une amitié, avec Tacite comme fil rouge – PIERRE ASSEMAKER	170
13. Jacques Grévin, médecin, poète et traducteur – VALÉRIE LEYH	186
14. Abraham Ortelius, un géographe historien – OLIVIER LATTEUR	196
V. La <i>Constantia</i> à l'épreuve des vicissitudes politiques	202
15. Un petit ouvrage sur la Flandre et ses comtes publié à l'aube de la révolte des Pays-Bas – MICHIEL VERWEIJ	204
16. Des publications pour orienter les usagers de la monnaie – RAF VAN LAERE	208
17. Imprimer l'Index pour le pouvoir espagnol – RENAUD ADAM	214
18. Un nouveau prince entre dans Anvers : de la cérémonie au livre – PIERRE ASSEMAKER	220
19. Les presses plantiniennes au service de la propagande anti-espagnole – PIERRE ASSEMAKER	230
VI. Donner à voir le monde en images et en différentes langues	238
20. Les livres de botanique : des objets d'art et de science aux histoires singulières – ANNE-MARIE BOGAERT-DAMIN ET VALÉRIE LEYH	240
21. L'essor de la cosmographie appuyé par l'imprimerie – MARIE-CHARLOTTE LE BAILLY	262
22. Diversifier pour atteindre tous les publics. Les éditions plantiniennes de la <i>Description des Pays-Bas</i> de Lodovico Guicciardini – VALÉRIE LEYH	272
23. Le <i>Theatrum orbis terrarum</i> d'Abraham Ortelius, entre rééditions et traductions – OLIVIER LATTEUR	290
Épilogue. Plantin et sa postérité	298
24. Passer le flambeau de l' <i>Officina Plantiniana</i> . Une lettre inédite de Christophe Plantin à Jan Moretus – PIERRE ASSEMAKER ET VALÉRIE LEYH	300
25. Un Tombeau poétique en hommage à Plantin – PIERRE ASSEMAKER	308
Liste des auteurs et autrices	314



*Descrittione [...] di tutti i Paesi Bassi,
altrimenti detti Germania Inferiore. [...]*
In Anversa : Apresso Christofano
Plantino, Stampatore Regio, 1581.
CPD 274 = R6B.0097

Christophe Plantin
et l'âge d'or de l'imprimerie
dans les anciens Pays-Bas

... des livres sortants et bien correctz et bien imprimez de ceste maison, on en faict courir grande quantité par tout le monde.

Lodovico Guicciardini, *Description de tous les Pais-Bas*

En 1582 paraît la deuxième édition de la *Description de tous les Pais-Bas* du négociant florentin Lodovico Guicciardini, sorte de guide touristique avant l'heure pour ce territoire (PP 1278)¹. Cette version revue et augmentée « de plus de la moitié » par l'auteur, comme l'annonce fièrement la page de titre, contient un vibrant éloge de l'*Officina Plantiniana* :

Moins excellente, agreable et merueilleuse que tout ce que dessus (oultre d'autres moindres estans en ceste ville) n'est celle magnifique Imprimerie faite à part de la Boutique, en un corps de logis particulier, et tout propre à cecy, par Christophle Plantin Imprimeur du Roy : l'entreprise duquel est digne de loz et mémoire ; d'autant qu'on ne sçait point iusqu'à present, on en voye de pareille en toute l'Europe, & où il y ayt plus de presses, plus de lettres, & diversité de caracteres, plus de casses, & autres instrumentz propres à un art si excellent : et où tant d'hommes rares, & bien versez là entretenuz, à grandz gaiges et salaires, soyent trouvez, lesquelz travaillent à revoir et corriger les livres en toutes langues (ie n'en excepte aucune) soit literales ou vulgaires desquelles on use par toute la Chrestienté : de sorte que le tout calculé en ceste maison des Muses, & pour le labeur de l'impression, & de ce qui en depend, on emploie tous les iours plus de trois cens florins du pays, qui viennent à la concurrence de cent cinquante escuz : chose (sans mentir) illustre et royale, qui redonde non tant au profit et honneur de l'auteur louable d'icelle, ains encore de toute la ville : entant que des livres sortants et bien correctz et bien imprimez de ceste maison, on en faict courir grande quantité par tout le monde. (p. 170)

Même s'il plane encore quelque doute sur l'identité de l'auteur de ces lignes – un entrepreneur avisé désireux de faire sa propre publicité ou un écrivain souhaitant rendre hommage à son éditeur ? –, il n'en reste pas moins que ce passage témoigne de la grande renommée que l'entreprise de Christophe Plantin avait acquise au fil des ans pour la qualité de ses productions, l'expertise de son personnel, ainsi que pour la finesse et la variété de son matériel typographique. Cette notoriété attira à plusieurs reprises de nombreux visiteurs de prestige : Guillaume le Taciturne et son épouse lors de leur passage à Anvers (1579), Albert et Isabelle à l'occasion de leur Joyeuse entrée (1599), Marie de Médicis en exil dans les Pays-Bas espagnols (1631) ou encore le cardinal-infant don Fernando (1635) peu de temps après sa nomination à la charge de gouverneur général des Pays-Bas.

Les superlatifs ne manquent d'ailleurs pas pour évoquer l'officine de Plantin et ses réussites : « imprimerie la plus grande au monde », « plus vaste entreprise d'imprimerie que l'Europe d'Ancien Régime ait connue », « l'imprimeur le plus influent de son temps », etc. Il est vrai que les chiffres interpellent, tant ils sont impressionnants : près de 2 500 impressions portent la célèbre marque au Compas d'or et on compte plus de 160 ouvriers pour une quinzaine de presses au plus fort des activités de l'entreprise. Parmi ses plus belles réussites figurent notamment la monumentale Bible polyglotte exécutée à la demande du roi d'Espagne Philippe II (PP 644), le *Theatrum orbis terrarum* d'Ortelius (PP 1817) ou encore *La Pompe funèbre* de Charles Quint (PP 939), long

¹ Cf. dans ce volume le chapitre de Valérie Leyh (n° 22).

² Sur ces trois ouvrages, cf. respectivement les chapitres de Michel Hermans (n° 9),

d'Olivier Latteur (n° 23) et de Pierre Assenmaker (n° 4).

rouleau de 12 mètres illustrant les funérailles de l'empereur². La vie de Plantin ne fut pas pour autant des plus calmes : entre faillites, fuites, exils, soupçons d'hérésie, rançons... il n'eut de cesse de dépenser son énergie et de ruiner sa santé pour faire prospérer son entreprise.

Des travaux majeurs furent consacrés à Christophe Plantin et à ses successeurs. L'étude de Leon Voet, *The Golden Compasses*, parue en deux volumes entre 1969 et 1972, reste à ce jour inégalée – même si la qualité des travaux menés depuis la parution de cette somme montre que le sujet est loin d'être épuisé, tant la masse documentaire liée à l'entreprise des Plantin-Moretus semble inépuisable. Sans compter que des pièces inédites refont surface au gré de ventes publiques ou de donations à des institutions publiques, à l'instar de cette lettre de Plantin à son beau-fils Jan Moretus datée du 18 novembre 1586 et qui fait partie de la collection de Philippe de Dorlodot mise en dépôt à la Bibliothèque Universitaire Moretus Plantin en novembre 2020³.

Transportons-nous maintenant dans la cité portuaire [Fig. 1] et déambulons dans ses artères principales et autres ruelles pour aller frapper à la porte du Compas d'or. Avant d'ouvrir la porte et de décrire le quotidien d'une imprimerie de la seconde moitié du XVI^e siècle ainsi que l'écosystème qui gravite autour, attachons-nous à la personnalité qui se cache derrière l'infatigable entrepreneur que fut Plantin.



Fig. 1 — *Descrittione [...] di tutti i Paesi Bassi*,

1581

³ On reviendra plus loin sur cette lettre ; voir aussi le chapitre de Pierre Assenmaker et Valérie Leyh (n° 24).



Plantinum tibi, Spec tator, proponimus, vt cum
 Nomine perpetuo viuat et effigies.
 Sic vbi posteritas miracula tanta librorum
 Eius et innumerum sera videbit opus:
 Tunc es Christophorus, tunc ille es? dicat, in vnum
 Et sua coniiciens lumina fixa virum;
 Musarum, o pater, exclamet dignissime, salue,
 Reddita sunt studio secula docta tuo.

A. I. BOCHIO.

Fig. 2 — Ioannis Bochii urbi Antverpiensi a secretis, Epigrammata funebria,

1590

Jalons biographiques

Christophe Plantin [Fig. 2] vit le jour vers 1520 à Saint-Avertin, dans les faubourgs de la ville de Tours. La date est incertaine. En effet, son épitaphe dressée à la demande de sa veuve et de ses filles précise qu'il vécut 75 ans et qu'il décéda le 1^{er} juillet 1589. Le célèbre portrait gravé par Jan Wiericx en 1588 mentionne qu'il est âgé de 74 ans (« aet[atis] LXXIII »), ce qui signifie qu'il serait né en 1514. Cependant, dans plusieurs actes de la municipalité d'Anvers, Plantin affirme être né vers 1520-1521. Il déclare ainsi aux autorités communales avoir 40 ans en 1561 et environ 56 ans en 1576. Ailleurs, dans un long texte adressé à Philippe II le 31 décembre 1583, il se plaint de ce que sa santé est « fort diminuée par tant de labeurs excessifs mesmes en ce mien aage de 63. ans »⁴. Plantin semble donc avoir une idée assez vague de sa date de naissance et s'être quelque peu vieilli à la fin de sa vie. L'idée selon laquelle il serait né dans le courant de l'année 1520 serait donc la plus plausible.

Les parents de Christophe Plantin, qui travaillaient au service de notables locaux, durent quitter la région à cause d'un sursaut d'une épidémie de peste, la mère y aurait d'ailleurs succombé. Le père et le fils s'établirent ensuite à Lyon où le premier devint le domestique du chanoine Antoine Porret, tandis que le second se lia d'amitié avec le neveu de l'ecclésiastique, Pierre Porret. Cette profonde amitié, née à l'ombre de la collégiale Saint-Just, se renforcera au fil des années ; seule la mort y mettra un terme. Quelques années plus tard, les Plantin suivirent un autre neveu du chanoine, Pierre Puppier, à Orléans puis à Paris pour ses études. L'obtention par son nouveau maître d'un doctorat puis d'un canonicat décida Jean Plantin à quitter Paris, en y laissant son fils seul. Il partit pour Lyon avec l'intention de se rendre à Toulouse. Sa trace se perd ensuite. Fut-il victime de brigands sur la route ? La suite des événements, c'est Pierre Porret qui nous la relate dans l'une de ses lettres écrites à son « frère », comme il avait coutume de qualifier Plantin :

ce que voyant, vous vous en allastes à Caen servir un libraire, et puy, quelques ans après, vous vous mariastes audict lieu et moy je me mys aprentif appotiquère. Puy vous amenastes vostre mesnage en ceste ville, où nous avons tousjours esté ensemble, et en l'an 1548 ou 49 vous allastes à Anvers, où vous estes encores. (*Correspondance*, t. I, n° 27 [25 mars 1567], p. 75)

C'est effectivement à Caen, lorsqu'il était en apprentissage chez le libraire Robert II Macé que Plantin épousa Jeanne Rivière, avant de retourner à Paris. Devenu relieur, il prit l'une des décisions les plus importantes de sa vie : quitter la capitale française avec son épouse et sa fille âgée d'un an pour aller s'établir à Anvers. Il acquit le droit de bourgeoisie en mars 1550 et s'inscrivit dans la foulée à la guilde de Saint-Luc en qualité d'imprimeur, laissant clairement deviner ses ambitions professionnelles.

Au mitan du XVI^e siècle, la ville d'Anvers, métropole commerciale de renom international, est sans conteste la véritable capitale de l'industrie du livre des anciens Pays-Bas. Depuis l'introduction de l'art typographique en 1481, elle n'eut de cesse d'attirer des hommes et des femmes désireux de s'investir dans l'économie du livre. Lorsque Plantin et sa famille déposèrent leurs valises en bord d'Escaut, les métiers du livre occupaient quelque 200 personnes. La production imprimée de la décennie 1540-1550 est estimée à environ 1 750 titres. Ces chiffres n'auront de cesse d'augmenter par la suite jusqu'à la terrible Furie espagnole de novembre 1576 qui mit un terme radical à l'expansion d'Anvers. Les Bellère, Steels, Nutius et van Ghelen constituaient alors les grandes dynasties du livre.

Plantin justifia la décision de s'établir dans la métropole scaldienne dans une lettre adressée au pape Grégoire XIII en date du 9 octobre 1574, lettre qui est restée célèbre :

⁴ *Correspondance*, t. VII, n° 1014, p. 132.

[...] *quod nullam in orbe terrarum ad eam quam instituebam artem maiores habere commoditates existimarem. Nam praeter facilem eo tempore commeatum et affluentem copiam variae materiae nostris officinis necessariae quae ex variis provinciis comportabatur, ac etiam operarum, quae ad omnes artes in hac provincia brevi tempore instrui et deligi possunt [...].* (Correspondance, t. IV, n° 566, p. 158-159)

[...] car j'estimais qu'aucune ville au monde ne présentait de plus grands avantages pour l'activité professionnelle que je mettais sur pied. De fait, elle était facilement accessible à l'époque et il y affluait en quantité, transportées depuis diverses provinces, les différentes matières premières nécessaires à nos ateliers ; il y a aussi dans cette province une main-d'œuvre en nombre, qui peut être formée et recrutée en peu de temps pour tous les métiers [...]. (Trad. Pierre Assenmaker)

La place d'Anvers, avec ses nombreux capitaux, ses investisseurs, ses réseaux commerciaux internationaux et ses ouvriers qualifiés devait assurément répondre aux attentes de ce jeune homme d'affaires ambitieux.

Des travaux de reliure et de maroquinerie permirent à Christophe Plantin de se distinguer à ses débuts dans l'industrie du livre et de nouer des contacts avec l'élite de la société anversoise, liens qui s'avéreront très utiles pour la suite de sa carrière. Des commandes de reliures, art dans lequel il excellait, lui permirent notamment de se rapprocher du secrétaire de la ville Alexander Grapheus. Habile marchand, Plantin étendit rapidement ses activités au commerce de livres et d'estampes et se mit à exporter des linges et des dentelles vers Paris, devenant très vite le représentant du marchand mercier Pierre Gassen, « lingier de Messieurs frères du roi ».

Selon la légende familiale, rapportée quelque quarante-cinq ans après les faits, le médecin de la ville Johannes Goropius aurait été appelé en soirée au chevet de Plantin après une grave agression survenue dans les rues d'Anvers. Le marchand était en route pour livrer l'une de ses superbes boîtes maroquinées au secrétaire de Philippe II, Gabriel de Çayas. Les blessures infligées au marchand l'auraient empêché de poursuivre son métier de relieur et de fabricant de coffrets de luxe. Plantin aurait alors ouvert une imprimerie grâce à l'expérience acquise au cours de ses séjours à Caen et à Paris. Même si les circonstances de cette altercation restent floues, cette reconversion fut certainement dictée par de la prudence plutôt que par la perte d'une certaine dextérité. Il est légitime de penser que Plantin, refroidi par sa mésaventure, ait préféré éviter de devoir se déplacer en fin de journée chez ses clients.

Quoi qu'il en soit, le 18 février 1555, Christophe Plantin obtint du Conseil de Brabant un privilège l'autorisant à s'établir comme imprimeur. Quelques semaines plus tard, le 5 avril, le Conseil privé lui octroyait la permission d'imprimer ou de faire imprimer : « Le premier, l'Institution d'une fille noble par Jehan Michiel Bruto ; le second, Flores de Seneca et le III^e, le premier volume de Roland furieux d'italien en françois »⁵. La carrière typographique de Plantin débuta ainsi avec l'impression d'un traité pédagogique destiné aux jeunes femmes de noble extraction, *L'Institution d'une fille de noble maison*, rédigé par le Vénitien Giovanni Michele Bruto. L'ouvrage parut en version bilingue français-italien (PP 842A). La page de titre renseigne l'adresse de l'imprimeur-éditeur anversoise Jean Bellère, tandis que le nom de Plantin figure au colophon. Plantin imprima ainsi ce texte à la demande de Bellère, obligé de se rendre à la foire de Francfort pour des raisons commerciales. La pratique de l'édition partagée était courante et Plantin mit régulièrement ses presses au service de collègues, minimisant ainsi les risques financiers inhérents à toute impression.

⁵ Anvers, MPM, Arch. 1179, n° 1.



Fig. 3 — Le douzième livre d'Amadis de Gaule,
1561



Fig. 4 — Les singularitez de la France Antarctique,
1558

L'entreprise de Plantin connut une croissance rapide. Plus de 170 ouvrages furent publiés au cours des huit premières années de son existence. Ses réseaux parisiens et la fréquentation de la foire d'Anvers dès 1557 permirent à Plantin de s'attaquer au marché international. Il adopta à cette époque sa célèbre marque au Compas d'or associée à sa devise *Labore et constantia*, contribuant à forger son identité commerciale [Fig. 3]. À cette époque, son catalogue est encore largement inspiré par sa patrie natale : il réédite des textes précédemment publiés par ses collègues parisiens ou lyonnais, principalement de petits formats⁶, et leur confère une esthétique française d'inspiration renaissante où l'italique prédomine [Fig. 4]. Seul un livre semble dénoter : *La magnifique, et sumptueuse pompe funebre* de Charles Quint, imprimée en 1559 et composée de 33 magnifiques gravures au burin exécutées par Hieronymus Cock, avec une introduction en français, néerlandais, allemand, espagnol et italien (PP 939)⁷.

Les années 1562-1563 furent terribles pour Plantin, son officine vacilla. Un pamphlet calviniste, la *Briefve instruction pour prier*, fut découvert dans son imprimerie alors qu'il était en voyage d'affaires à Paris. Les autorités le soupçonnèrent d'hérésie et une enquête fut diligentée à son encontre. Une centaine d'exemplaires fut découverte dans son logis, alors que le reste de la production avait déjà été envoyé à l'étranger. Les livres furent brûlés à Anvers en place publique.

⁶ Sur les raisons de la prépondérance des petits formats dans la production des premières années de l'*Officina*

Plantiniana, voir dans ce volume le chapitre de Joran Proot (n° 1).

⁷ Voir dans ce volume le chapitre de Pierre Assenmaker (n° 4).

Même si cette impression fut exécutée à son insu par trois de ses employés, Plantin restait responsable aux yeux des autorités. Par prudence, il fit venir sa famille auprès de lui et fut hébergé par son ami de jeunesse Pierre Porret, devenu apothicaire, tout en veillant à récupérer ses poinçons et ses matrices de caractères. En son absence, le 28 avril 1562, ses biens furent mis aux enchères à la demande de ses créanciers. La vente rapporta environ 7 200 florins, dont l'immense majorité provenait de son matériel typographique : caractères (38 %), stock de livres (34 %), plaques d'illustration, papier et presses d'imprimerie et de reliure (17 %). Après remboursement et déduction des frais, Plantin récupéra quelque 2 880 florins. Ce fut un coup dur pour lui, même s'il détenait encore plusieurs créances, un dépôt de livres à Francfort et, surtout, possédait encore ses précieux poinçons et matrices de caractères.

Plantin revint avec sa famille à Anvers dix-huit mois après son départ. Il aura certainement obtenu des gages quant à l'absence de poursuite judiciaire. Pour relancer son entreprise, il constitua une compagnie le 1^{er} octobre 1563 avec quatre autres bailleurs de fonds. L'acte fut officiellement ratifié quelques jours plus tard, le 26 novembre, dans la demeure patricienne de Karel van Bomberghen, seigneur de Haren. Le contrat les liait tous pour une durée de huit ans, renouvelable après quatre années. L'un des plus gros contributeurs fut Cornelis van Bomberghen, frère de Karel, qui apporta une forte somme d'argent et qui prêta ses matrices de caractères hébreux héritées de son oncle Daniel van Bomberghen, célèbre imprimeur de livres hébreux basé à Venise. Plantin assura la direction technique, tandis que Cornelis van Bomberghen dirigeait la compagnie et surveillait les comptes. Les autres investisseurs se contentèrent de toucher leurs dividendes. Cette levée de capitaux permit à l'officine plantinienne d'entrer dans une phase d'expansion. Ainsi, aux deux presses en activité début janvier 1564, vinrent s'ajouter une troisième en février, une quatrième en avril puis une cinquième en octobre. Deux ans plus tard, en 1566, la compagnie fonctionnait avec sept presses et faisait travailler 33 ouvriers (pressiers, compositeurs et correcteurs), conférant à cette imprimerie une taille peu commune en Europe. Une succursale fut également ouverte à Paris la même année chez Pierre Porret afin d'y écouler les productions plantiniennes ainsi que des livres publiés à Anvers et Francfort.

La compagnie fut dissoute à la fin de l'été 1567. La raison invoquée serait confessionnelle, comme le laissa entendre Plantin au secrétaire de Philippe II dans une lettre du 30 août 1567 :

je me suis totalement séparé d'avec quelques-uns qui cy-devant m'avoient assisté de deniers pour fournir aux despents de mon imprimerie [...]. Et aime beaucoup mieux de faire moins doresnavant que d'estre subject à des gens de qui, à l'aventure, je ne serois pas seur ni de volonté, ni du fait de la religion catholique, à laquelle je me suis tousjours maintenu [...]. (*Correspondance*, t. I, n° 83, p. 181)

Ici, Plantin aura assurément préféré prendre les devants et anticiper les soupçons. Il était en effet proche d'une secte hétérodoxe mystique fondée sur l'esprit du Christ, la Famille de la Charité ou Famille de l'Amour (*Familia Caritatis*), qui était alors dirigée par un marchand allemand, Hendrik Niclaes. Ce mouvement prônait un esprit de tolérance et de discrétion, qui caractérisa d'ailleurs l'attitude de Plantin tout au long de sa vie. Les initiés étaient en outre invités à suivre la confession officielle du lieu où ils vivaient pour éviter de s'attirer des ennuis, le dogme n'étant pas considéré comme essentiel aux yeux de Niclaes. Il n'est d'ailleurs pas improbable que des membres aient contribué au financement du lancement de l'officine plantinienne en 1555. Même si plusieurs bailleurs de fonds de la compagnie de Plantin étaient proches de la Famille de la Charité, d'autres, à l'instar des Van Bomberghen, se revendiquèrent ouvertement comme calvinistes et prirent part à la furie iconoclaste qui secoua les anciens Pays-Bas à la fin de l'été 1566. L'approche de l'armée du duc d'Albe, envoyé par Philippe II pour restaurer le calme et mater l'insurrection, leur fit peur. Les deux frères décidèrent de quitter Anvers. Plantin, au préalable, racheta toutes les parts de l'entreprise et devint l'unique propriétaire du Compas d'or.

Si l'année 1567 fut celle d'une grande peur pour Plantin, l'année suivante allait lui offrir une opportunité qui ferait sa réputation dans toute l'Europe. Après un lobbying intense auprès de personnalités de haut rang, Plantin obtint du roi d'Espagne, le 25 mars 1568, l'officialisation de son accord pour l'impression d'une Bible polyglotte en cinq langues (latin, grec, hébreu, syriaque et araméen) et du versement de 12 000 florins pour sa réalisation. Philippe II dépêcha ensuite son chapelain Benito Arias Montano, orientaliste de renom, pour superviser cette entreprise éditoriale. L'impression des huit volumes de la *Biblia Regia* ou *Biblia sacra Hebraice, Chaldaice, Graece, & Latine*, véritable monument d'érudition et de typographie, s'étala de la mi-août 1568 au début de l'année 1572 (PP 644). Le tirage s'éleva à 1 200 exemplaires sur papier et 13 sur parchemin réservé aux grands d'Espagne. Plantin y employa jusqu'à 4 presses et 40 ouvriers. Il s'adjoignit une équipe de grands savants dont l'hébraïsant Franciscus Raphelengius, qui deviendra son gendre, l'orientaliste Guy Le Fèvre de la Boderie ainsi que son frère Nicolas, un autre hébraïsant, et plusieurs correcteurs de son équipe dont le lexicographe Cornelis Kiliaan⁸.

Cette commande inaugura une nouvelle phase d'expansion pour l'*Officina Plantiniana*, certainement sa période la plus faste. Plantin profita largement de la conclusion des travaux du concile de Trente en 1569 et de la réforme de la liturgie qui en découla. Grâce à sa proximité avec la couronne espagnole, il obtint de précieux monopoles sur la production d'ouvrages liturgiques et leur diffusion en Espagne [Fig. 5] et dans les colonies. Il commença à exporter en masse des bréviaires, missels et autres livres d'heures. Cette charge éditoriale nécessita, en janvier 1574, l'utilisation de 16 presses et l'emploi d'une cinquantaine d'ouvriers, chiffre non égalé en Europe jusqu'à l'ère industrielle.

Le gouvernement central lui confia aussi la tâche délicate de publier les index de livres interdits (1569, 1570, 1571), signe de la grande confiance accordée au maître du Compas d'or⁹. La consécration intervint le 10 juin 1570 lorsque le roi désigna « son bien a[imé] » Christophe Plantin à la charge de prototypographe. L'imprimeur tenta alors de se soustraire à l'injonction royale, arguant qu'il ne pratiquait pas assez bien le néerlandais pour effectuer les interrogatoires ; « je n'estois pas naturel du pais et n'en scavois pas parler le langage comme il appartenoit », écrira-t-il par la suite à l'un des membres du Conseil privé, Joachim Hopperus¹⁰. Plantin fut chargé d'examiner les compétences professionnelles des différents membres de la communauté typographique des anciens Pays-Bas, qu'ils soient maîtres imprimeurs, désireux d'en acquérir le titre, compagnons ou encore apprentis. Il s'agissait d'une réponse au manque de contrôle approfondi de l'économie du livre dans le cadre de la lutte contre l'hérésie. Le gouvernement central voulait au passage exclure les brebis galeuses, tant celles qui ne connaissaient pas les métiers du livre que celles soupçonnées pour des raisons religieuses ou morales.

La Furie espagnole, l'un des pires épisodes que connut la guerre des Quatre-Vingts Ans, mit un terme radical à l'expansion de l'*Officina Plantiniana*. Le 4 novembre 1576, à midi, les troupes espagnoles, sans solde et démoralisées, sortirent de la citadelle d'Anvers et se livrèrent pendant trois jours aux pires exactions : exécutions sommaires, pillages, extorsions ou encore incendies. Signe du traumatisme subi par la population, la comptabilité de Plantin conserve encore une note de la main de Jan Moretus décrivant cet événement :

Le 4^e de novembre 1576, fust par assault pillée, et bruslée la ville d'Anvers par les Espagnolz soldats lesquels y faijsoijnt aussi aultres oultrages grands, meurtres, etc. Dieu par sa divine grace doint que n'advienne plus semblable ni a ceste ni a aultre ville et que puissions nous amander toutz. (MPM, Arch. 54)

⁸ Sur le chef-d'œuvre typographique et philologique que constitue la *Biblia Regia*, cf. dans ce volume le chapitre de Michel Hermans (n° 9).

⁹ Sur ces index, cf., dans ce volume, le chapitre de Renaud Adam (n° 17).

¹⁰ *Correspondance*, t. III, n° 397 (entre le 8 et le 16 juillet 1572), p. 138.



Fig. 5 — *Theatre de l'univers, contenant les cartes de tout le monde,*
1587



Fig. 6 — *Descrittione [...] di tutti i Paesi Bassi,*
1581

L'hôtel de ville [Fig. 6] et sa bibliothèque publique, l'une des plus anciennes d'Europe, partirent en fumée. L'officine de Plantin fut dévalisée, rançonnée à plusieurs reprises et dut faire face à plusieurs départs d'incendie. Dans une lettre du 22 novembre 1576, Abraham Ortelius précisa que son ami aurait perdu lors de ce triste épisode plus de 10 000 florins¹¹.

Pour se reconstruire financièrement, Plantin sollicita ses réseaux et ses soutiens. Il se rendit à Liège auprès du vicaire général Lievin Torrentius, futur évêque d'Anvers, puis à Paris chez son ami Pierre Porret pour y rencontrer ses partenaires commerciaux. Il se dirigea ensuite vers Cologne puis Francfort où il retrouva Karel van Bomberghen qui l'aida très généreusement par l'octroi de 9 600 florins. Le retour à Anvers se fit au mois d'avril 1577, après six mois d'absence. L'officine pouvait redémarrer avec une assise financière suffisante, même si Plantin dut céder sa boutique parisienne quelques mois plus tard, le 22 août, à son confrère Michel Sonnius. Les activités reprirent, mais sans jamais retrouver l'ancienne prospérité. Les paiements en provenance d'Espagne cessèrent brutalement et l'envoi d'ouvrages liturgiques baissa considérablement. Plantin s'efforça toutefois d'obtenir auprès des Espagnols les remboursements dus pour la production de missels, bréviaires et autres livres de chœur, mais sans grands succès, au point qu'il rédigea le 31 décembre 1583 à l'intention de Philippe II une « Relation simple et véritable d'aucuns griefs que moy Christophle Plantin ay souffert depuis quinze ans ou environ pour avoir obey au commandement & service de sa M(ajesté) sans que j'en aye receu payement ne recompense »¹². L'équilibre ne fut obtenu que grâce à une diversification de la production livresque et à une augmentation d'impressions exécutées sur commande d'autres confrères, tels Michel Sonnius à Paris et Arnold Mylius à Cologne. Paradoxalement, c'est précisément au cours de cette période que Plantin fit sortir de ses presses des ouvrages qui contribuèrent largement à sa renommée internationale, tant pour leur contenu que pour leur illustration : les herbiers de Dodoens, Lobelius et Clusius [Fig. 7], les magnifiques éditions françaises et italiennes de la *Description des Pays-Bas* de Guicciardini, différents traités de Juste Lipse ou encore les fameux atlas d'Ortelius¹³. Signe de la reprise de la vitalité de l'atelier de Plantin, le nombre de presses passa de six en 1578 à dix cinq ans plus tard, en 1583.

Au cours de cette période, la loyauté de Plantin envers la couronne espagnole semble se fissurer. L'imprimeur prend ses distances avec Philippe II et ses proches conseillers. Le sentiment qui régnait alors dans les Pays-Bas était profondément anti-espagnol. À cette époque, Plantin sollicita et obtint le monopole sur les impressions de textes émanant des États généraux, qui menaient alors la révolte contre Philippe II, de même qu'il devint imprimeur de la ville d'Anvers, alors passée sous régime calviniste. L'officine plantinienne publia même des textes ouvertement calvinistes, à l'instar du traité *De la vérité de la religion chrestienne* par le huguenot français Philippe de Mornay-Duplessis en 1582 (PP 1719). Plantin s'était également rapproché d'un héritier dissident du fondateur de la Famille de la Charité, Hendrik Jansen van Barrefelt, installé en Hollande, et publia vers 1581 plusieurs de ses œuvres, dont son texte majeur : *Het boek der Ghetuygenissen vanden verborghen Acker-schat* (PP 627), traduit en français sous le titre *Le livre des tesmoignages du trésor caché au champ* (PP 628). Il fit toutefois preuve de prudence en les imprimant de manière anonyme.

En 1583, l'officine plantinienne entra dans une nouvelle phase d'expansion. Plantin prit la décision d'ouvrir une succursale à Leyde [Fig. 8] à la suite de contacts avec la jeune université où enseignait son grand ami Juste Lipse depuis 1578¹⁴. La démarche de Plantin peut paraître surprenante, lui qui avait déjà refusé des invitations du roi de France et du duc de Savoie. La volonté de ménager sa

¹¹ *Correspondance, Supplément*, n° 133, p. 158.

¹² *Correspondance*, t. VII, n° 1014, p. 121-135.

¹³ Sur ces ouvrages, voir respectivement les chapitres d'Anne-Marie Bogaert-Damin et Valérie Leyh (n° 20), de Valérie Leyh (n° 22) et d'Olivier Latteur (n° 23).

¹⁴ Sur la collaboration et l'amitié entre Juste Lipse et Plantin, voir le chapitre de Pierre Assenmaker (n° 12).



Fig. 7 — *Plantarum seu Stirpium historia*,
Matthiae de Lobel Insulani, 1576

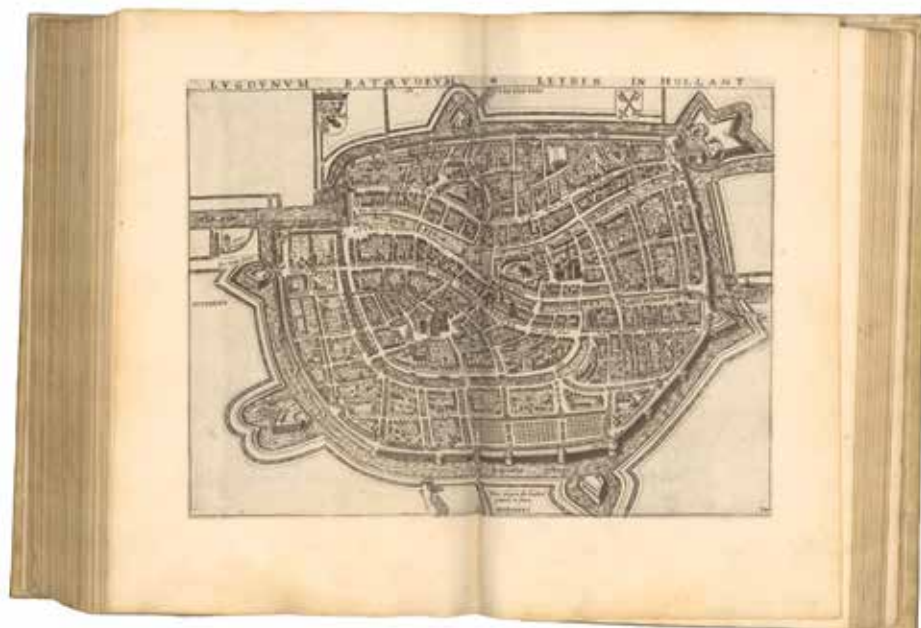


Fig. 8 — *Descrittione [...] di tutti i Paesi Bassi*,
1588

santé et de prendre du recul par rapport à la situation d'Anvers explique en partie ce déménagement. En outre, en entrepreneur avisé, Plantin aura certainement conçu son officine de Leyde comme relais en cas de coup dur à Anvers. D'ailleurs, lorsque l'antenne anversoise dut fermer à cause du siège de la ville par Alexandre Farnèse, c'est Leyde qui prit le relais. Sans compter que, depuis Leyde, Plantin pouvait voir comment ses gendres se débrouillaient dans la gestion quotidienne de l'imprimerie et de la librairie. Fidèle à sa philosophie, Plantin n'embrassa pas la religion calviniste et parvint à maintenir une certaine forme de neutralité. Il prit également soin de ne pas mettre sous presse des écrits controversés, sauf cas inévitables. Par précaution, il modifia son adresse sur les pages de titre de ces impressions « imposées », insérant un *in Officina Plantiniana* au lieu de son habituel *ex Officina Plantiniana*. Cette distinction subtile laissait deviner que la publication fut simplement produite dans l'officine plantinienne, et non pas par l'*Officina Plantiniana*. La chute d'Anvers le 21 août 1585 offrit à Plantin l'opportunité de revenir sur les bords de l'Escaut. Au cours de son séjour hollandais, Plantin fit sortir de ses presses une trentaine de publications, dont des classiques édités par Juste Lipse, des ouvrages scientifiques ou encore des atlas maritimes.

Le voyage de retour vers Anvers ne fut pas une partie de plaisir, la route était bloquée par les troupes des deux camps. Plantin dut passer par Amsterdam, s'embarquer dans les bouches de l'Elbe jusqu'à Hambourg, rejoindre la foire de Francfort puis Cologne, avant d'atteindre la métropole scaldienne à la mi-octobre 1585, après un passage par Liège et Bruxelles. Il ne fut aucunement inquiété à son retour. Ses soutiens à la cour le protégèrent. Les nouvelles autorités catholiques d'Anvers lui renouvelèrent même son titre d'imprimeur de la ville. La succursale de Leyde fut reprise par son gendre Franciscus Raphelengius, qui était passé au calvinisme avec l'un de ses fils.

Les dernières années de la vie de Plantin furent difficiles et éprouvantes. La reprise économique tant espérée se faisait attendre. La reconquête de la partie méridionale des Pays-Bas par les troupes espagnoles dans le courant de la décennie 1580 entraîna la fuite de nombreux maîtres et ouvriers dans les provinces septentrionales. Quelque 170 imprimeurs et libraires quittèrent les anciens Pays-Bas pour les Provinces-Unies dans la foulée de la reprise d'Anvers par Alexandre Farnèse. Le blocage de l'Escaut et les bandes armées qui ravageaient la région entravèrent fortement l'approvisionnement en matières premières, augmentant au passage leur prix. En outre, la « guerre des trois Henri » (1587-1589) en France, puis les remous nés avec les débuts de la Ligue, asséchèrent les échanges de Plantin avec Paris, l'un de ses principaux débouchés commerciaux, et rendirent ses communications avec l'Espagne encore plus mauvaises qu'auparavant. La correspondance de Plantin témoigne à plusieurs reprises de la mélancolie qui le gagna. Il datait ainsi ses lettres : « D'Anvers, en nostre jadis florissante et ores flaitrissante Imprimerie »¹⁵, ou encore « De nostre Imprimerie riche de presses et de caracteres mais pauvre pour les employer autrement qu'au plus grand profict d'autrui que de moymesmes »¹⁶.

À la morosité commerciale vinrent s'ajouter les ennuis de santé. Dans une lettre du 18 novembre 1586, adressée à Jan Moretus, Plantin évoqua les maux dont il était victime :

de iour a autre ie me trouve faible de plus en plus et subiect a subits accidents mesmes de flegmes survenants a la fois quand moins on le pense qui a la fois me contraignent de telle sorte que ie ne puis respirer de sorte que ie me trouve souvent presque a rendre lesprit par quelque suffocation come il m'est survenu encore ceste nuict passee sur les deux heures, et cejourd'hui de iour environ les 10.heures que ie pensois bien passer de ceste presente vie a leternelle¹⁷.

¹⁵ *Correspondance*, t. VII, n° 1109 (8 juin 1586), p. 344.

¹⁶ *Correspondance*, t. VIII, n° 1341 (6 janvier 1588), p. 349.

¹⁷ Cette lettre, qui fait partie de la collection de Dorlodot, n'est pas reprise dans l'édition de la *Correspondance* ; on en trouvera le texte complet dans

ce volume, dans le chapitre de Pierre Assenmaker et Valérie Leyh (n° 24).

Dans cette missive, se sentant proche de la mort, il pressait son beau-fils d'acquérir sa patente d'imprimeur pour être prêt à reprendre l'entreprise, patente que Moretus obtint le 27 février 1587. Sa santé continua à décliner au fil des mois, au point que, le 28 mai 1589, Plantin dut être alité en rentrant de la messe, à cause d'« ung coacervation de flegmes au costé droict par dedans le corps lesquels ayant engendré la quelque apostume luy ont donné de tresgrandes douleurs »¹⁸. Cinq semaines plus tard, le 1^{er} juillet 1589, à 3 heures du matin, il rendit son dernier souffle. Son beau-fils dira avoir perdu « ung si bon pere, perte irrestaurable si ce n'est par labeur et constance, vertus par lesquelles il s'est vrayement acquis ung tel renom qui ne perira pas bien tost »¹⁹.

L'entreprise fut ensuite divisée entre ses beaux-fils, son seul fils étant mort en bas âge. Jan Moretus prit alors en main la destinée de l'officine anversoise et Franciscus Raphelengius celle de Leyde.

L'Officina Plantiniana

Plantin partit entouré de ses proches. Quelques heures avant son décès, il leur dit : « Mes enfants tenés tousjours Paix, Amour et concorde par ensemble » avant de prononcer plus tard un « O Jesu » et rendre son dernier souffle²⁰.

La famille de Plantin joua un rôle de premier plan dans la conduite de ses affaires. Il eut cinq filles qui atteignirent l'âge adulte, mais perdit son unique fils, Christophe, et une autre fille dont le prénom n'est pas connu. Son épouse, Jeanne Rivière, quelque peu effacée, ne s'investit pas dans le négoce de livres. Elle préféra s'occuper d'économie domestique, tout en s'impliquant un peu dans le commerce de textiles de son mari. Les filles furent très tôt associées à l'entreprise et aidèrent « selon leur aage et reng [...] à lire les espreuves de l'imprimerie, en quelque escriture et langue qui soit offerte pour imprimer. Et, aux heures vacantes et selon le loisir qu'elles ont eu, [il] prin[t] peine aussi de leur faire apprendre à besongner de l'esguille sur toille »²¹. L'aînée, Marguerite, présenta des dons pour la calligraphie, « l'une des milleurs plumes de tous les païs de par deçà pour son sexe », écrivait fièrement son père²². Elle fut envoyée à Paris pour perfectionner son art, mais sa vue défaillante gâcha ses talents. De retour, elle épousa en juin 1565 l'un des correcteurs au sein de l'atelier, Franciscus Raphelengius, « un jeune homme fort docte ès langues Hebraïque, Chaldeeinne, Grecque et Latine »²³. Plantin lui obtint, en 1576, le titre de bourgeois d'Anvers et une patente d'imprimeur. Il lui confia en février une « bouticle » près de la porte nord de la cathédrale. Dans les faits, le beau-fils devint le correcteur en chef et l'un des directeurs de l'officine. Son épouse tint la boutique. La deuxième fille de Plantin, Martine, qui s'était montrée « dès sa jeunesse, propre à faire le train de lingerie »²⁴, prit en charge le commerce de lingerie de la famille Plantin à l'âge de dix-sept ans. Elle fut demandée en mariage à ses vingt ans par un autre employé de l'*Officina Plantiniana*, Jan Moretus (Mourentorf), fils d'un tisserand anversoise, « assés expert et bien entendant les langues Grecque, Latine, Espagnole, Italienne, Françoisse, Allemande et Flamande »²⁵. Entré au service de Plantin en 1557, il fut « perpetuellement occupé aux affaires de la Boutique et aultres choses necessaires a l'entretien de laditte Imprimerie »²⁶. Ses tâches consistaient alors à gérer les commandes et les expéditions hors d'Anvers, la comptabilité et la correspondance. Raphelengius et Moretus prirent en main l'officine lors du séjour de leur beau-père à Leyde entre 1583 et 1585. Après le retour de Plantin et le départ de son beau-frère, Moretus prit une part de plus en plus active dans la direction de l'entreprise, à mesure que la santé de Christophe Plantin déclinait.

¹⁸ *Correspondance*, t. VIII-IX, n° 1480 (lettre de Jan Moretus, 6 juillet 1589), p. 547.

¹⁹ *Ibid.*, p. 548.

²⁰ *Ibid.*, p. 548.

²¹ *Correspondance*, t. II, n° 251 (4 novembre 1570), p. 173.

²² *Ibid.*, p. 173.

²³ *Correspondance*, t. I, n° 20 (19 décembre 1566), p. 50.

²⁴ *Correspondance*, t. II, n° 251, p. 174.

²⁵ *Ibid.*, p. 174.

²⁶ *Correspondance*, t. VII, n° 984 (30 avril 1582), p. 52.

Catherine, « s'estant [...] trouvée idoine à manier affaires et comptes de marchandises »²⁷, devint une femme d'affaires et servit d'intermédiaire entre le tisserand Pierre Gassen et des marchands drapiers d'Anvers, Malines et Bruxelles. Elle épousa en premières noces le neveu de Pierre Gassen, Jehan, et en secondes Hans Spierinck, marchand d'épices anversoises ; Jehan avait été tué par des brigands lors d'un voyage dans les Pays-Bas. Madeleine, à l'instar de ses sœurs, contribua dès sa jeunesse au bon fonctionnement de l'entreprise familiale et servit notamment de correctrice pour les épreuves de la Bible polyglotte. Son père l'employa par la suite « à prendre esgard à la besongne qui s'imprime céans, et à payer les compagnons [...] et à observer que chaicun face son devoir parmy la maison »²⁸. Elle se maria avec Gilles Beys, fils d'un édile de Breda, qui tenait la boutique parisienne de Plantin. Les relations entre les deux hommes se tendirent après la cession de ce commerce à Michel Sonnius. Beys tenta de redevenir l'agent de son beau-père, mais en vain, nouant à son égard une rancune grandissante. La dernière fille de Plantin, Henrica, fut unie au frère de Jan Moretus, Pieter, qui exerçait le métier de diamantaire, d'abord à Lisbonne, puis à Anvers après son mariage.

Plantin ne vécut pas dès le début de ses activités dans la demeure patricienne du Vrijdagmarkt encore admirable et visitable aujourd'hui. Lorsqu'il arriva à Anvers, il s'établit dans le Lombaardvest, qui formait avec la Kammenstraat et le Steenhouwersvest le quartier historique du livre d'Anvers. Quelque temps après, au plus tard en juillet 1552, il déménagea son commerce dans une rue courant entre la nouvelle Bourse [Fig. 9] et le Meir, dans la partie ouest (« [...] *strate lopende vander nyeuwer borssen nade Meer gaende, opte zyde westwaerts* »²⁹), l'actuelle Twaalfmaandenstraat.



Fig. 9 — *Descrittione [...] di tutti i Paesi Bassi*,

1588

²⁷ *Correspondance*, t. II, n° 251, p. 175.

²⁸ *Ibid.*, p. 176.

²⁹ *Correspondance, Supplément*, n° 227
(11 juillet 1552), p. 255.

Le rapide essor que connut son entreprise l'obligea à trouver de nouveaux locaux. Ainsi, en 1557, il transporta ses presses, livres, stocks de papier et autres matériels typographiques à l'enseigne de la Licorne d'or, dans la Kammenstraat, qu'il rebaptisa Compas d'or en 1561. C'est d'ailleurs dans cette bâtisse que furent saisis les biens de Plantin qui furent mis aux enchères en avril 1562. À son retour de Paris, après dix-huit mois d'absence, il réinvestit les lieux où il se trouva assez rapidement à l'étroit. Plantin se tourna alors vers un marchand proche des frères Van Bomberghen, avec qui il avait fondé sa compagnie, qui lui loua en juin 1565 deux maisons un peu plus loin dans la Kammenstraat, à l'enseigne du Grand Faucon (*Grote Valk*) et du Petit Faucon (*Kleine Valk*), ainsi qu'une autre au Ciseau (*Beitel*) dans la Valkstraat. La nouvelle phase d'expansion entamée en 1567 décida Plantin à s'adjoindre des locaux additionnels. Dans les doléances qu'il adressa à Philippe II en décembre 1583, il explique qu'avant 1576, la production de livres à destination de l'Espagne nécessita de prendre « a louage la grande maison de feu Martin Lopes pource que sept aultres maisons que j'occupois [...] ne suffisoient pour [produire] si grande quantité qu'on requeroit de moy »³⁰. Cette dispersion géographique dut entraver aux yeux de Plantin le bon fonctionnement de sa firme, si bien qu'il prit la décision en juin 1576 de transférer toutes ses presses dans l'actuel bâtiment du Vrijdagmarkt. La boutique de la Kammenstraat fut conservée et fut dédiée aux activités commerciales, sous la direction de Jan Moretus, parfois appelée par son ancien nom, le *Grote Valk*. Plantin en transféra la propriété à son beau-fils en juin 1584.

Plantin fut ainsi à la tête d'une véritable entreprise dont le personnel varia au fil du temps, en fonction du nombre de presses actives. Une équipe constituée de trois personnes s'activait autour de la presse : le pressier dont la force était rudement mise à contribution pour faire fonctionner le levier, le compositeur assis en face de sa casse et occupé à préparer les formes, ainsi qu'un dernier ouvrier en charge de l'encrage du papier. Reste également le correcteur, parfois affecté à plusieurs presses à la fois. En janvier 1574, l'atelier comptait 16 presses pour 32 ouvriers et 12 compositeurs. Quelques années plus tard, en janvier 1586, alors que les activités de l'*Officina Plantiniana* avaient fortement ralenti, le nombre de presses fut réduit à trois et le « livre des ouvriers » renseigne le paiement du salaire de six pressiers et de quatre compositeurs. Plantin prétendit qu'il employa jusqu'à « vingt et deux presses bien fournies et garnies de toutes sortes de lettres, figures, tant en cuyvre qu'en bois » au début des années 1570³¹. Cette affirmation n'est malheureusement pas confirmée par sa comptabilité, qui renseigne un nombre maximal de 16 presses.

Le monde des apprentis et des compagnons demeure extrêmement difficile à saisir tant les sources font défaut. Ces lacunes peuvent en partie être comblées par les brevets d'aptitude émis entre 1570 et 1576 par Christophe Plantin et dans lesquels les impétrants décrivent leur parcours professionnel. Dans sa demande d'accession au statut d'ouvrier typographe, Jan Huysmans précise avoir ainsi appris son métier chez Hans Laet pendant deux ans avant d'entrer au service d'autres typographes anversoises. La longueur d'un apprentissage peut parfois s'étendre au-delà de cette durée. Dirck vander Linden a ainsi déclaré avoir pris comme élève Ghisbert Gheens durant quatre années. Si certains restèrent dans la même ville après avoir accédé au rang de compagnon et cherchèrent un emploi, d'autres en revanche partirent poursuivre leur formation à l'étranger, tel Petrus Stapmans qui se rendit notamment « en diverses villes et chez divers maîtres d'Allemagne ».

Les conditions de travail au sein d'une officine étaient extrêmement rudes, le salaire était généralement bas et le rendement exigé élevé. La journée de travail est souvent bien plus longue que pour d'autres professions. Chez Plantin, les ouvriers arrivaient le matin entre 5 et 6 heures, pouvaient rentrer chez eux une heure pour déjeuner et revenaient à l'officine jusqu'à 8 heures du soir. Le salaire était payé en fonction du travail effectué. Un pressier devait ainsi fournir journalièrement 1 250 feuilles utilisables, 500 s'il s'agissait d'une impression couleur (rouge et

³⁰ *Correspondance*, t. VII, n° 1014
(31 décembre 1583), p. 125.

³¹ *Ibid.*, p. 125.

noir), ce qui équivalait à 1 000 passages sous la presse. Ce rythme imposait de presser une feuille toutes les trente secondes. Avec un tel niveau d'exigence, l'ambiance entre le patron et ses ouvriers ou entre ouvriers se détériora à l'occasion, voire dégénéra. Le XVI^e siècle est d'ailleurs marqué par l'apparition des premiers mouvements de grève. Le personnel de Plantin se croisa d'ailleurs les bras à plusieurs reprises, l'imprimeur les menaçant même, en 1572, de fermer son entreprise s'ils n'entendaient pas raison.

L'officine plantinienne se distingua également par la richesse de son matériel typographique. Plantin collabora avec les grands maîtres de l'époque et se fournit en matrices de caractères et en poinçons auprès d'artisans de renom, tels que Robert Granjon, Claude Garamont, Hendrik van den Keere ou encore Aimeet Tavernier. Son catalogue de caractères publié en 1585 détaille pas moins d'une centaine de corps romain, italique, gothique, de civilité, grec, hébreu [Fig. 10 et 11], syriaque ainsi que des notations de musique. L'actuel Musée Plantin-Moretus conserve encore quelque 5 000 poinçons et environ 20 000 matrices datant du XVI^e siècle.

Le papier constitua assurément l'une des fournitures les plus importantes pour Plantin. Le rythme de la production de l'officine plantinienne nécessita un approvisionnement en continu. D'ailleurs, au fil des ans, les marchands de papier firent partie des plus gros fournisseurs de Plantin et leurs factures devinrent l'un des principaux postes comptables. Le coût du papier représentait 60 à 65 % des frais de production d'un livre. Ainsi, à titre d'exemple, le papier nécessaire à produire l'*Horace* de 1564 (PP 1378), au format in-16, coûta 32 florins et 18 *stuivers* alors que le montant du salaire du personnel affecté à son impression n'atteignit que 21 florins et 4,5 *stuivers*. Ce montant pouvait aller jusqu'à 75 % pour les grosses entreprises éditoriales.

Les livres de comptes de la firme détaillent avec précision le nombre de feuilles et de rames de papier qui entrèrent dans l'impression de ses livres. Ainsi, les *Emblemata* de Johannes Sambucus (PP 2168), publiés en 1564 au format in-8° en 240 pages et en 1 250 exemplaires, nécessitèrent l'emploi de 44 rames de papier, soit 22 000 feuilles. Deux ans plus tard, en 1566, pour l'*Institutionis divinarum lectionum liber I* de Cassiodore (PP 928), reproduit au même format, mais en 112 pages et en 550 exemplaires, 4 500 feuilles de papier furent utilisées. Ces chiffres semblent dérisoires par rapport à ceux de la Bible polyglotte : les huit imposants volumes demandèrent pas moins de 1 600 feuilles par exemplaire, pour un total de 1 920 000 feuilles pour le tirage complet des 1 200 exemplaires. À l'année, une presse pouvait engouffrer, selon la nature des publications, entre 312 et 780 rames de papier, soit de 156 000 à 390 000 feuilles de papier. Les principaux fournisseurs provenaient d'Allemagne et de France, plus spécialement de Mayence, Francfort, Troyes, Rouen ou encore de Paris, la production des Pays-Bas ne parvenant pas à combler la demande considérable. La rupture d'approvisionnement temporaire due aux troubles autour d'Anvers causa à Plantin de gros soucis, à l'instar de la prise de l'embouchure de l'Escaut par les calvinistes en 1572 qui stoppa net la production du dernier volume de la Bible polyglotte. Sans compter que ces crises à répétition et l'insécurité régnante pouvaient avoir aussi un impact sur les prix du papier et entraîner de sérieuses variations, faisant doubler, voire même tripler, les prix certaines années. On comprend mieux pourquoi le choix du format et du papier joua un rôle décisif dans la politique éditoriale de Plantin et dans la fixation du prix de vente d'un livre.

La présence ou non d'illustrations dans un livre constitua également un facteur décisif pour l'établissement de son prix. Ainsi, les frais liés à l'impression des *Emblemata* de Sambucus, évoqués plus haut et illustrés de 166 bois [Fig. 12 et 13], se répartissent comme suit : 88 florins et 8 *stuivers* pour le papier, 24 florins pour le salaire des ouvriers en charge de l'impression et de la composition, et 240 florins pour le dessin et la taille des bois. Ce montant fut encore plus élevé pour la réalisation d'ouvrages ornés d'illustrations faites au burin. Le traité d'anatomie de Juan Valverde, les *Vivae imagines* ornées de 42 gravures sur cuivre et publiées en 1566 en 600 exemplaires, demanda à Plantin la somme de 45 florins pour le travail d'impression, 96 pour la fourniture du papier et 606 autres pour la gravure et l'impression des plaques. En revanche,



Fig. 10 – [Livre des Psaumes] Sefer Tehilim,
1566

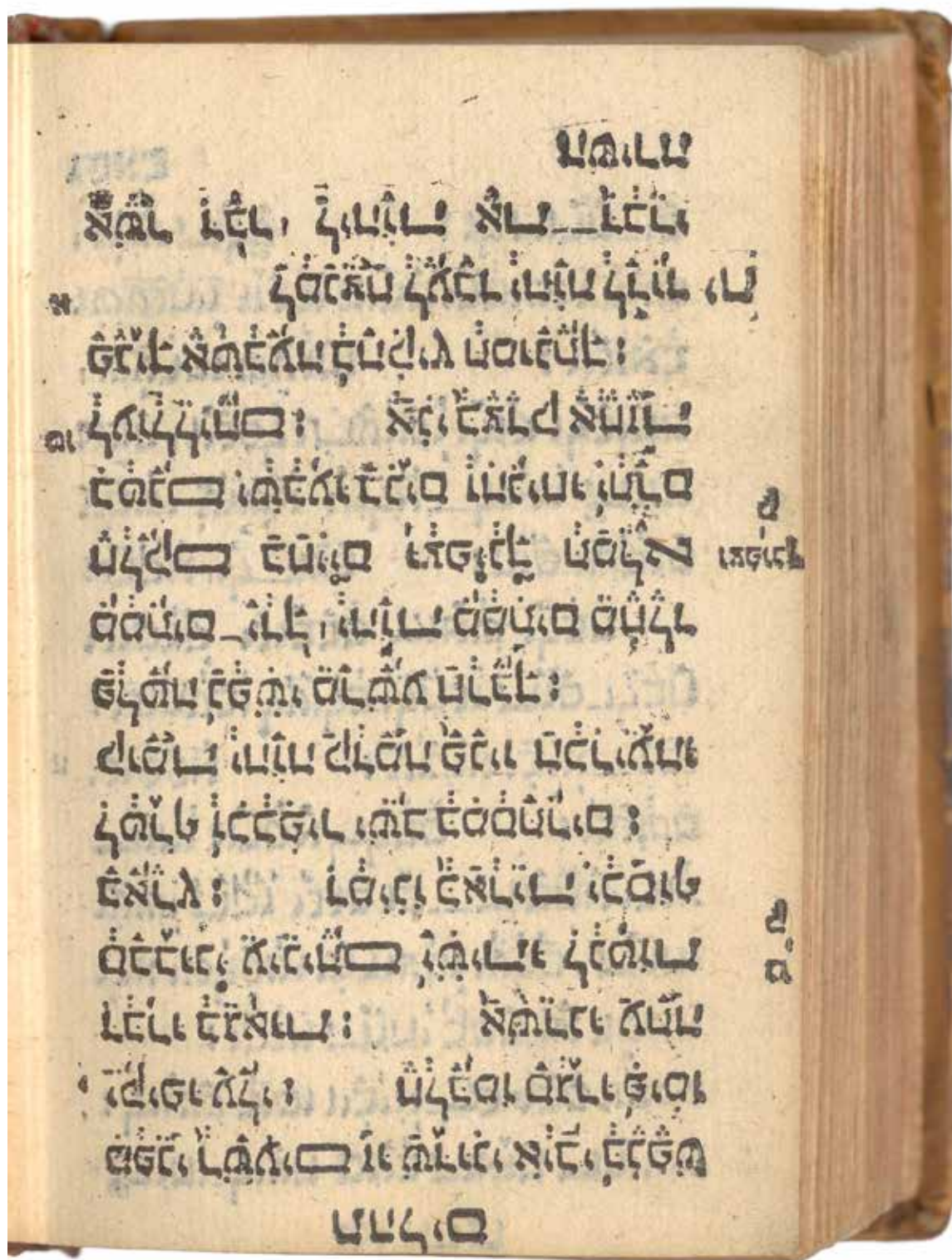


Fig. 11 — [Livre des Psaumes] Sefer Tehilim,



Fig. 12 et 13 — *Emblemata, cum aliquot nummis antiqui operis,*

1564

les dessins préparatoires des illustrations ne coûtèrent rien à Plantin puisqu'ils furent copiés directement d'après une édition de Vésale parue à Rome. Seuls 6 florins furent nécessaires pour l'achat de trois exemplaires de cet ouvrage. Il importe en outre de préciser que tout cet argent n'était pas investi pour un seul tirage. Plantin, en entrepreneur avisé, réimprima à plusieurs reprises ces deux titres, maximisant ainsi les profits autour de son investissement initial. En outre, les bois et les gravures pouvaient également être employés indifféremment d'une édition à une autre, parfois sans relation entre elles.

Dès le début de sa carrière, Plantin imprima des livres contenant des illustrations, comme en témoignent *Les observations de plusieurs singularitez et choses memorables* de Pierre Belon (PP 637A), publiées en 1555 et ornées de 45 bois gravés par Arnold Nicolai. Il inséra des gravures exécutées au burin pour la première fois en 1566 dans les *Vivae imagines* de Valverde (PP 2413) que l'on vient de mentionner. La production d'ouvrages décorés avec des cuivres augmenta sensiblement à partir de 1570, avec notamment la Bible polyglotte, les *Humanae salutis monumenta* de Benito Arias Montano (PP 588) ou encore les nombreux livres liturgiques à destination de l'Espagne. Plantin s'essaya à l'eau-forte dans les années 1580, mais la technique fut progressivement délaissée par ses successeurs. De nombreux artistes de talent mirent leur art au service de la firme plantinienne, tels qu'Arnold Nicolai, déjà mentionné, les frères Wierix, Crispin van den Broeck ou encore Peeter van der Borch.

Les deux principales techniques d'illustration, en relief ou en taille, présentaient chacune des avantages et des inconvénients. Ainsi, les bois, taillés dans un bloc [Fig. 14], pouvaient être placés à côté du texte et encrés en même temps, ne nécessitant ainsi qu'un seul passage sous la presse. Sans compter que ces bois étaient très robustes et pouvaient servir pendant des décennies. Cependant, leur finesse n'égalait en aucune mesure celle des burins et des eaux-fortes, qui offraient la possibilité de rendre plusieurs nuances de gris. En revanche, l'insertion de gravures sur cuivre

rendait obligatoires deux passages sous la presse, un premier pour le texte sous une presse typographique, un second pour l'illustration sous une presse en taille-douce. Cette méthode allongeait le temps de production d'un livre et nécessitait la présence d'un ouvrier d'une grande habileté pour ajuster l'image au texte. L'attrait de la clientèle pour les livres illustrés par des plaques de cuivre fut tel que Plantin n'hésita pas à privilégier cette technique. D'ailleurs, le maître du Compas d'or ne fut pas étranger à l'essor européen de la production de livres illustrés au burin.

Avant publication, Plantin devait toutefois soumettre ses manuscrits à des censeurs civils et religieux. L'autorisation pour la publication d'un livre était en effet soumise à une censure préventive stricte. Si l'obtention de tels avis d'orthodoxie n'engendrait aucuns frais, il semble que les officiers et religieux en charge de la surveillance du marché du livre appréciaient les présents. La comptabilité de l'officine plantinienne garde ainsi le souvenir de différentes libéralités à leur égard : des livres pour les officiers de haut rang, voire de l'argent pour ceux qui occupaient de plus petites positions. Il y eut toutefois quelques petites exceptions. Ainsi, le 11 mars 1564, Plantin précise avoir « faict présent à Louvain au curé de St. Pierre dun fromage dauvergne et 6 petits paniers de pruneaux, [...] ; A monsieur Augustinus Hunaeus Docteur en theologie qui m'a adressé et recommandé aussi : 1 fromage dauvergne et 6 paniers pruneaux [...] A mons[ieur] le chancelier faict p[résen]t 2 fromages et 10 paniers pruneaux : 3 fl. 19 st. »³².

Plantin fut à la tête d'une firme internationale de grande envergure, accueillant certains des plus grands auteurs de son temps. Le positionnement d'Anvers au cœur des réseaux commerciaux européens permit à l'imprimeur de faire circuler sa marchandise dans de nombreux pays et même au-delà de l'Atlantique. Plantin envoya par milliers des livres en Espagne, à Paris via Rouen, ou encore aux foires de Francfort, qui se tenaient au printemps et à l'automne et qui étaient



Fig. 14 — Bois gravé. Tulipe [*Tulipa gesneriana*]

³² MPM, Arch. 3, f° 7v.

parmi les principales foires européennes où se côtoyaient des marchands venus de tous horizons. Sa comptabilité renseigne une clientèle basée dans les Pays-Bas, mais aussi en Allemagne, Italie, France, Espagne ou encore au Portugal. Les livres circulaient alors en tonneaux ou en balles, plus légères, et étaient généralement transportés par voie fluviale. Au grand désespoir de Plantin, il n'était pas rare que des livres subissent en chemin des dégâts. Ainsi, en mars 1589, il se plaignit d'avoir reçu de Salamanque une balle de livres « gastee et a si grands frais que n'est possible d'en retirer la moitié de ce que coustent »³³. Sans compter que les routes n'étaient pas toujours sûres. Des bateaux transportant les livres furent à l'occasion victimes d'actes de piraterie dans la Manche.

Pour protéger ses intérêts financiers, Plantin n'hésita pas à solliciter auprès des autorités des monopoles sur des ouvrages particuliers ou sur certains types de production, défendant ainsi à quiconque de les reproduire sous peine de recevoir une amende et de voir sa marchandise détruite. Ces octrois lui permirent de s'assurer des revenus réguliers, à l'instar de celui sur la production d'ouvrages liturgiques qui passa par la suite aux mains de ses successeurs. La proximité du maître du Compas d'or avec le pouvoir lui permit à partir des années 1570 de décrocher d'autres monopoles. Il partagea un temps avec le Bruxellois Michiel van Hamont la charge d'imprimeur des autorités centrales, obtint en novembre 1574 un monopole sur les édits monétaires, devint imprimeur des États généraux en octobre 1578, puis de la ville d'Anvers au début de l'année suivante, et fut même l'imprimeur du duc d'Anjou lors de sa courte incursion dans les Pays-Bas espagnols³⁴. L'université de Leyde le choisit comme imprimeur en 1583, titre qui fut repris par son beau-fils Franciscus Raphelengius après son départ.

Face à la concurrence internationale, les imprimeurs des anciens Pays-Bas furent largement démunis, les privilèges délivrés par les institutions locales ou centrales ne couvrant que le territoire sur lequel leur juridiction s'étendait. Aussi, certains d'entre eux se tournèrent vers les souverains voisins. Le 21 février 1565, Christophe Plantin reçut de l'empereur Maximilien II un privilège protégeant huit de ses publications à l'intérieur du Saint-Empire. Il s'adressa également de temps à autre à la chancellerie française par le biais de son beau-fils Gilles Beys. Cependant, le cas le plus connu reste le privilège de sa fameuse Bible polyglotte interdisant de reproduire ce texte à l'ensemble des imprimeurs exerçant non seulement dans les anciens Pays-Bas, mais aussi en France, Allemagne, Aragon, Castille, dans les Deux-Siciles, à Venise et dans les États pontificaux. Il arriva aussi que Plantin prît directement contact avec ses concurrents. Pensons, par exemple, à cette lettre adressée au libraire liégeois Henri Hovius au début du mois d'avril 1571 dans laquelle il lui fait part de son agacement face aux tentatives de son collègue de contrefaire une de ses productions : « Combien que de long temps j'aye assés entendu les menasses de vos aliés de faire contrefaire à Liège les sortes dont j'ay ou auray privilège par deçà, et que je sceusse cela estre de longtemps projectté et commencé »³⁵. La lettre n'est malheureusement conservée qu'en fragments et ne permet pas du coup de savoir quelle entreprise éditoriale est évoquée. S'agit-il du bréviaire tridentin qu'Hovius fit imprimer par Gautier Morberius en 1572, pour lequel Plantin avait obtenu un privilège du Conseil de Brabant le 11 janvier 1569 (n.st.) ? On notera au passage l'emploi du mot « contrefaire » par l'imprimeur tourangeau dans un sens large. Selon lui, la notion de contrefaction recouvrait aussi des copies faites hors de la juridiction couverte par le privilège.

Plantin vendait non seulement en gros, mais aussi au détail dans sa boutique à Anvers. Il pratiqua tout au long de sa carrière une politique tarifaire plus élevée que ses collègues anversoïses. Malgré les troubles que la ville subit, il sut maintenir son entreprise à flot grâce à son commerce de livres.

³³ *Correspondance*, t. VIII-IX, n° 1446
(14 mars 1589), p. 500.

*Monseigneur François et aux Lettres
interceptées du Cardinal de Granvelle*
(Pierre Assenmaker, n°s 18 et 19).

³⁵ *Correspondance*, t. II, n° 269
(date exacte inconnue), p. 205.

³⁴ Voir les chapitres consacrés à
La joyeuse & magnifique entrée de

La formidable documentation qui nous est parvenue nous indique que Plantin tenait à jour des listes des prix pratiqués par ses collègues libraires, listes qui lui servirent dans ses négociations tarifaires. L'existence de ces documents est un précieux indice sur la situation de *leader* de Plantin et montre qu'il était capable de développer des stratégies considérables pour connaître la politique tarifaire de ses concurrents. En outre, la comparaison avec les prix de vente pratiqués par Plantin montre que certains marchands pouvaient bénéficier de fortes ristournes, à l'instar de Michel Sonnius qui se vit parfois offrir des rabais de 40 % sur ses commandes.

Les « journaux » de Plantin conservent entre autres la trace des noms et des transactions de nombreux marchands de livres issus des principales villes des anciens Pays-Bas. D'ailleurs, pour certains, ces archives demeurent les seules et uniques sources d'information les concernant, le négoce de livres ayant laissé peu d'archives. Dans le cas de Namur, sans les archives plantiniennes, jamais le commerce de la famille Furle n'aurait pu être documenté³⁶. Le nom de Martin Furle apparaît pour la première fois dans la comptabilité de Plantin en novembre 1566 et disparaît en janvier 1579. Il se rendit régulièrement à Anvers pour y faire des affaires et acheter des livres, entre cinq à dix fois par an. Au cours de l'année 1573, par exemple, Martin Furle fut présent à la boutique de Plantin à sept reprises : les 13 et 20 janvier, le 9 mars, le 11 avril, le 13 août, les 19 et 20 novembre, ainsi que le 9 décembre. Il y acheta entre autres une centaine de calendriers liturgiques destinés aux prêtres, intitulés *Cartabellen* et imprimés à la fin de l'année 1572 à la demande de l'évêque de Tournai (PP 923), quatre diurnaux, vraisemblablement celui de 1568 (PP 1090), ainsi que plusieurs exemplaires de l'*Ordonnance sur le fait de la creation des rentes en grains*, publiée en 1572 (PP 2002). Rien que pour la journée du 9 mars, le libraire namurois commanda 25 ordonnances sur les soldats déserteurs (PP 1998), 6 livres d'heures latin-français reliés en basane et un autre en blanc, soit sans reliure, certainement l'édition de 1570 (PP 1373), 12 petits catéchismes au format in-16 (s'agit-il de l'édition de Canisius, de 1570 ou de 1572 ? – PP 877-878), 25 *Cartabellen* et 2 *Epithetorum farrago* de Jan Casteels (PP 930) qui venaient de sortir de presse au format in-16. Martin Furle avait assurément une clientèle composée de clercs et de juristes, vraisemblablement des membres des institutions locales et provinciales. Son fils reprit le commerce familial en 1585, après un court hiatus, et sa veuve lui succéda en 1594. Les Furle ne furent certainement pas les seuls libraires actifs à Namur, mais ils sont les seuls à avoir directement traité avec Christophe Plantin. Il est également possible que les Furle aient servi de grossistes, revendant les productions de Plantin à des plus petits libraires namurois ou des alentours.

* * *

Avec labeur et constance, mais aussi avec prudence et opiniâtreté, Christophe Plantin réussit à hisser sa firme et son nom au sommet de l'économie européenne du livre du XVI^e siècle. Son entreprise devint en quelques années l'un des plus grands centres typographiques de son époque et fut l'un des épacentres de la Renaissance européenne. Son catalogue contient les œuvres de certains des plus grands savants du XVI^e siècle, dont Juste Lipse, Abraham Ortelius ou encore Simon Stevin, mais aussi des éditions d'auteurs classiques revues par de grands philologues ainsi que des ouvrages scientifiques de première importance. S'il ne fut pas un lettré à l'instar d'un Alde Manuce ou d'un Robert II Estienne, il fut toutefois l'auteur de plusieurs poésies en français, maîtrisa suffisamment le latin pour se lancer dans des traductions vers le français et fut à l'initiative du premier dictionnaire néerlandais (bien qu'il maîtrisât apparemment fort mal cette langue)³⁷. Sa correspondance témoigne qu'il pratiquait également le castillan et l'italien,

³⁶ Les informations données sur cette famille de libraires namurois proviennent des archives MPM, Arch. 17, fols. 85, 248, 358 ; Arch. 40, fol. 161 ; Arch. 90, fol. 19.

³⁷ Sur ce dictionnaire, voir le chapitre d'Elisabeth Leijnse et Laurence Mettwie (n° 8).

mais d'un emploi professionnel. Il eut aussi l'intelligence de s'entourer d'érudits de talent pour soigner ses éditions, à l'instar de Franciscus Raphelengius qui devint son beau-fils ou du lexicographe Cornelis Kiliaan. Il sut en outre nouer de grandes amitiés avec ses auteurs qui l'accueillirent dans la *respublica litteraria* comme l'un des leurs. D'autre part, la production de Plantin se distingua par la richesse de ses illustrations, confiées à des artistes de premier plan.

Plantin vécut également au cours d'une période de grands troubles politico-religieux et assista au début de la guerre de Quatre-Vingts Ans. Il louvoya entre les confessions et les camps, restant proche du pouvoir en place, sans pour autant apparaître comme un vil opportuniste. En ce sens, il resta fidèle à ses croyances, plaçant la tolérance au centre de son action. Malgré les tumultes et les dangers, Plantin sut maintenir son entreprise et la transmettre à ses beaux-fils à son décès, riche d'une fortune évaluée à 136 000 florins. Son abondante correspondance permet de mesurer l'intensité avec laquelle il s'investit dans son métier d'imprimeur, au point, sur la fin de sa vie, de détériorer sa santé. Sur le métier d'imprimeur, il expliqua au secrétaire de Philippe II en 1572 que « cela requiert une gaillardise et dextérité d'esprit conjoincts avec une fidèle diligence[,] labeur assidu et soing perpétuel plus qu'en aucune exercitation ou ruse de besongner ». Et il ajoute plus loin dans la lettre : « Car l'imprimerie est ung vray abisme ou goufre auquel par ung labeur assidu et une constance ferme et assurée il convient perpétuellement entendre luy jecter en la gueule et fournir tout ce qu'il est nécessaire ou autrement il dévore et engloutist son maistre mesmes et tous ceux qui s'en meslent avec luy »³⁸.

À la mort de Christophe Plantin, le Compas d'or fut repris par son beau-fils, Jan Moretus, qui le transmet à ses descendants après son propre décès en 1610. Neuf générations se succédèrent à la tête de l'officine jusqu'à ce qu'Edward Moretus la cède à la ville d'Anvers en 1876 dans l'optique d'en faire un musée, que l'on peut encore admirer aujourd'hui.

RENAUD ADAM

Ouvrages illustrés

Descrittione di M. Lodouico Guicciardini patritio Fiorentino ; di tutti i Paesi Bassi, altrimenti detti Germania Inferiore. Con tutte le carte di Geographia del paese, & col ritratto naturale di molte terre principali ; Riueduta di nuouo, & ampliata per tutto piu che la meta dal medesimo autore. Al Gran' Re Cattolico Filippo d'Austria. Con amplissimo Indice di tutte le cose piu memorabili.
In Anversa : Apresso Christofano Plantino, Stampatore Regio, 1581. In-f°

PP 1277 = CPD 274 = R6B.0097 [Fig. 1 et 6]

Ioannis Bochii urbi Antverpiensi a secretis, Epigrammata Funebria. Ad Christophori Plantini Architypographi Regij Manes. Cum nonnullis aliorum eiusdem argumenti Elogiis.

Antverpiae : In Officina Plantiniana, Apud Viduam, et Ioannem Moretum, 1590. In-f°

R16B0020 [Fig. 2] 

Le douzième livre d'Amadis de Gaule, traduit nouvellement d'Espagnol en Francois : Contenant quelle fin prindrent les loyalles amours d'Agesilan de Colchos, & de la Princesse Diane, & par quel moyen la Roine Sidonie se rapaisa, après auoir longuement pourchassé la mort de don Florisel de Niquee, avecques plusieurs étranges auantures, non moins recreatiues, que singulieres & ingenieuses sus toutes celles qui ont été traitées és Liures precedens.

A Anvers : De l'Imprimerie de Christophle Plantin, au Compas d'or, 1561. In-4°

PP 54A = R16A0158 [Fig. 3] 

³⁸ Correspondance, t. III, n° 438

(22 novembre 1572), p. 244 et 245.

Les singularitez de la France Antarctique, autrement nommée Amerique, & de plusieurs Terres & Isles decouuertes de nostre temps. Par F. Andre Theuet, natif d'Angoulesme.

A Anvers : De l'imprimerie de Christophle Plantin a la Licorne d'or, 1558. In-8°

PP 2311 = CPD 608 = R6A.0540 [Fig. 4]

Theatre de l'vniuers, contenant les cartes de tout le monde. Avec une brieue declaration d'icelles. Par Abraham Ortelius. Le tout reueu, amendé, & augmenté de plusieurs Cartes & declarations par le mesme auteur.

[Colophon :] A Anvers : De l'Imprimerie de Christofle Plantin, pour Abraham Ortel auteur mesme de ce Liure, 1587. In-f°

PP 1821 = CPD 477 = R6C.0051 [Fig. 5]

Plantarum seu Stirpium historia, Matthiae de Lobel Insulani. Cui annexum est Aduersariorum volumen. Reliqua sequens pagina indicabit.

Antverpiae : Ex officina Christophori Plantini Architypographi Regij, 1576. 3 part. et 1 index en 1 vol. in-f°

PP 1578 = CPD 397 = R6B.0106 [Fig. 7]

Descrittione di M. Lodouico Guicciardini, gentilhuomo Fiorentino, di tutti i Paesi Bassi, altrimenti detti Germania Inferiore. Con tutte le carte di Geographia del paese, & col ritratto al naturale di molte terre principali ; Riueduta di nuouo, & ampliata per tutto la terza volta dal medesimo autore. Al Gran' Re Cattolico don Filippo d'Austria. Con amplissimo Indice di tutte le cose piu memorabili.

In Anversa : Apresso Christofano Plantino, Stampatore Regio, 1588. In-f°

PP 1280 = CPD 276 = R6B.0099 [Fig. 8 et 9]

[Livre des Psaumes] *Sefer Tehilim...*

[Anvers] : [Plantin], [1566]. In-16

Rés.141.25 (édition non référencée dans PP) [Fig. 10 et 11] 

Emblemata, cum aliquot nummis antiqui operis, Ioannis Sambuci Tirnauensis Pannonii.

Antverpiae : Ex officina Christophori Plantini, 1564. In-8°

PP 2168 = CPD 562 = R6A.0530 [Fig. 12 et 13]

Bois gravé : Tulipe [*Tulipa gesneriana*], Collectie Stad Antwerpen, Museum Plantin-Moretus, MPM.HB.04162 [Fig. 14]

Orientation bibliographique

IMHOF, D., *Christophe Plantin's Correspondence. Perspectives on Life and Work as a Publisher in 16th-century Europe*, Gent, 2020.

PROOT, G., SORDET, Y., VELLET, C. (éds), *Un siècle d'excellence typographique : Christophe Plantin & son officine (1555-1655). A Century of Typographical Excellence: Christophe Plantin & the Officina Plantiniana (1555-1655)*, Paris, 2020.

ROOSES, M. et al. (éds), *Correspondance de Christophe Plantin*, 9 vol., Anvers/Gand/La Haye, 1883-1918.

VAN DURME, M., *Supplément à la correspondance de Christophe Plantin*, Anvers, 1955.

VOET, L., *The Golden Compasses. A History and Evaluation of the Printing and Publishing Activities of the Officina Plantiniana at Antwerp*, 2 vol., Amsterdam/Londres/New York, 1969-1972.

VOET, L., en collaboration avec VOET-GRISOLLE, J., *The Plantin Press (1555-1589). A Bibliography of the Works Printed and Published by Christopher Plantin at Antwerp and Leiden*, 6 vol., Amsterdam, 1980-1983.

Depuis 2020, la Bibliothèque Universitaire Moretus Plantin (BUMP) de Namur a le privilège d'accueillir l'exceptionnelle collection d'éditions plantiniennes – 671 ouvrages – constituée par Philippe de Dorlodot. Conservant désormais plus de 900 livres imprimés par Christophe Plantin (ca 1520-1589), la BUMP est devenue un lieu privilégié pour les recherches consacrées au grand imprimeur-éditeur anversois.

Ce volume offre une présentation richement illustrée de plusieurs dizaines d'ouvrages imprimés dans la diversité de langues caractéristique du monde éditorial de l'époque. Au fil d'une vingtaine de chapitres, il retrace la longue carrière du fondateur de l'*Officina Plantiniana*, un homme de labeur et constance, comme le proclame sa devise, qui fut à la fois un entrepreneur doté d'un grand flair commercial, un dénicheur de talents et un ami des humanistes animé par un idéal sincère de diffusion du savoir.

Mettant en lumière le contexte intellectuel, économique et politico-religieux souvent mouvementé dans lequel œuvra Plantin, ce parcours dans la collection namuroise analyse les facteurs d'une *success-story* inégalée dans le monde du livre de la Renaissance et tente une archéologie de l'aura dont jouit le nom « Plantin » parmi les bibliophiles depuis plus de quatre siècles.

ISBN : 978-2-39029-246-3



Prix public de vente : 50,00€

INSTITUT
MORETUS PLANTIN




PRESSES
UNIVERSITAIRES
de Namur
www.pun.be


UNIVERSITÉ
DE NAMUR